

Le répertoire d'actions de candidats à la migration pour financer leur voyage migratoire: le cas de la Casamance

Abdoulaye Ngom

Résumé :

Cet article s'intéresse aux stratégies de mobilisation des ressources pour le départ migratoire dans la migration clandestine. Il s'attache à l'examen d'un aspect moins exploré, mais tout aussi important, du voyage, celui de la provenance des ressources qui permettent à ces milliers de candidats à la migration de financer leur voyage vers l'Eldorado européen. L'objectif est de mettre en évidence les différentes stratégies et tactiques mises en œuvre par les candidats à la migration pour rendre possible leur ambition migratoire. Nous nous intéressons ici particulièrement aux candidats à la migration qui tentent le voyage par la voie maritime depuis la Casamance dans le sud du Sénégal.

Abstract :

This article focuses on resource mobilization strategies for migrant departure in clandestine migration. It focuses on a less-explored, but equally important aspect of travel, that of the source of resources that allows these thousands of potential migrants to finance their journey to the European Eldorado. The central objective is to highlight the different strategies and tactics implemented by the candidates for migration to make possible their migratory ambition. We are particularly interested in the candidates for migration who are trying to travel by sea from Casamance in southern Senegal.

Introduction

L'objectif principal du présent article est de mettre en évidence l'origine des ressources qui permettent aux candidats à la migration¹ de financer leur voyage vers le continent européen à partir de la Casamance. En effet, dans cette région, les besoins de réalisation sociale des jeunes se heurtent, le plus souvent, à la barrière principale de l'absence d'emploi et de revenus suffisants leur permettant de se prendre en charge et de répondre aux nombreuses attentes de leur entourage familial. Ainsi, voulant coûte que coûte s'affirmer socialement dans un univers économiquement déshérité, ces jeunes vont s'inscrire dans des trajectoires de migrants clandestins en montant à bord de pirogues pour tenter de franchir les frontières européennes et d'accéder ainsi aux multiples opportunités qu'offre ce continent. Si ces voyages se déroulent dans la clandestinité, il n'en demeure pas moins que les candidats à la migration doivent trouver les ressources pour financer leur voyage à travers diverses stratégies. La question fondamentale est de savoir d'où proviennent ces ressources investies dans ces voyages vers le continent européen. Après avoir procédé à un éclairage conceptuel de la notion de mobilisation, nous aborderons, dans un premier temps, la mobilisation des ressources à travers l'épargne et les emprunts. Nous examinerons, dans un deuxième temps, la mobilisation des ressources à travers les tontines et les tâches effectuées au cours de la traversée. Pour chaque type de mobilisation contribuant à la réalisation du projet migratoire, le parcours d'un candidat à la migration est pris comme exemple pour étayer l'analyse. Les différents parcours présentés sont, pour ainsi dire, des idéaux-types construits à partir de l'examen des principaux modes de financement des voyages par la mer.

¹ Le terme candidat à la migration est une catégorie construite pour désigner tout individu ayant tenté à une ou plusieurs reprises le voyage vers l'étranger, qu'il ait emprunté un itinéraire terrestre ou maritime. Ailleurs, dans d'autres lieux comme au Maroc, ce terme candidat à la migration désigne les "harragas", « qui vient de harag, "brûler", signifie aussi "resquiller". Il désigne surtout le voyage vers l'eldorado européen, dans la soute d'un bateau, dans un conteneur ou une barque de passeurs après un passage clandestin au Maroc. Les harragas sont littéralement "ceux qui brûlent"; ils brûlent leurs papiers pour traverser la mer, sans identité, sans passé, sans histoires. » Arab, C. (2001): Le 'hrague' ou comment les Marocains brûlent les frontières. In: Hommes & Migrations 1266, 88.

Éléments de méthodologie

L'article s'appuie sur les données issues d'une recherche doctorale visant à étudier les mobilisations familiales et/ou individuelles pour la réalisation de projets d'émigration clandestine de la Casamance vers l'Europe (Ngom 2017a). Les enquêtes ont été réalisées dans la durée (Delcroix 2013) à intervalles plus ou moins réguliers, de 2013 à 2017 en Casamance auprès de 30 candidats à la migration et leur famille, au sein d'une démarche d'ethnographie multi-située (Marcus 1995). Cela a permis de sonder en profondeur l'origine de l'argent nécessaire pour réaliser ces voyages, ainsi que les stratégies et tactiques mises en œuvre par les candidats à la migration et leur famille.

Nous avons effectué 62 entretiens, dont 44 avec des candidats à la migration et leur famille et 18 avec les autres protagonistes impliqués dans ces voyages (capitaines de pirogue, promoteurs de voyage, pêcheurs et intermédiaires). Notre démarche méthodologique s'est construite par l'instauration d'une relation de confiance avec nos interviewés, ce qui nous a permis d'effectuer des récits de vie (Bertaux 1997), des entretiens semi-directifs, des observations mais aussi des discussions informelles à plusieurs reprises avec les mêmes personnes sur plusieurs sites de la Casamance (Ziguinchor, île de Djogué, île de Carabane, Elinkine, Médina Yorofula, Saré Bidji et Kolda).

Entretiens, récits de vie et observations se sont complétés mutuellement durant toutes les phases de nos enquêtes de terrain, nous permettant d'inscrire notre posture épistémologique dans une démarche socio-anthropologique qui « se veut au plus près des situations naturelles des sujets – vie quotidienne, conversations, routines –, dans une situation d'interaction prolongée entre le chercheur en personne et les populations locales, afin de produire des connaissances in situ, contextualisées, transversales, visant à rendre compte du point de vue de l'acteur des représentations ordinaires, des pratiques usuelles et de leurs significations autochtones » (Olivier De Sardan 2008: 41). Afin d'éviter tout biais, les entretiens ont été effectués en Wolof puis traduits en français.

Éclairage conceptuel sur la notion de mobilisation

Avant d'entrer plus précisément dans l'analyse des stratégies de mobilisation des ressources pour le départ migratoire, il convient tout d'abord de cerner les contours d'une définition du concept de mobilisation,

une notion polysémique selon de nombreux auteurs. Nous retiendrons en premier lieu que le concept de mobilisation a largement été utilisé dans les travaux portant sur les mouvements sociaux (Neveu/ Fillieule/ Pechu 1993) ou les actions de luttes revendicatives (Maurer 2001). Il est également très présent dans les travaux de la sociologie des migrations. Par exemple, Johanna Siméant utilise ce concept pour analyser la cause des *sans-papiers* en France (Siméant 1998), alors qu'un auteur comme Doudou Gueye l'applique à l'analyse des stratégies individuelles et familiales mises en œuvre pour le départ migratoire des populations de la vallée du fleuve Sénégal (Gueye 2003). D'autres chercheurs, à l'instar de Paul Cuturello et Francis Godard, utilisent ce concept de mobilisation pour étudier l'accession à la propriété individuelle des familles issues de couches populaires par une analyse des efforts qu'elles mettent en œuvre pour atteindre cet objectif (Cuturello/ Godard 1982). Selon ces auteurs, le concept de mobilisation recouvre deux dimensions: une dimension financière et une dimension morale. La dimension morale implique un processus psychique intense par lequel tout membre de la famille est imbu d'un devoir de participation au projet commun de la famille qu'est l'accession au logement. Permettant de mettre en évidence les efforts que les acteurs doivent fournir pour répondre aux sollicitations du moment afin d'atteindre un objectif donné, le concept de mobilisation met en exergue le processus à travers lequel des acteurs se mobilisent à un moment de leur vie pour répondre aux sollicitations du moment ou réaliser une action ou un projet qui leur tient à cœur. Doudou Gueye souligne à ce propos que

« parler de mobilisation d'un point de vue sociologique, c'est donc parler d'une activité dont le sujet (individuel et/ou collectif) fait un usage particulièrement intense des ressources mises à sa disposition ainsi que de ses capacités à produire de nouvelles ressources. La mobilisation implique en ce sens tout à la fois une tension des forces psychiques, une économie ad hoc des pratiques et la production ou l'ajustement d'une morale susceptible de justifier l'entreprise qui implique une résistance à la force des choses, une lutte qui vise à affronter plutôt qu'à subir les déterminations de la situation et de la conjoncture. La mobilisation est un choix volontaire par lequel le sujet cherche à s'arracher aux destinées les plus probables » (Gueye 2007: 14).

Soucieux d'améliorer leurs conditions de vie ou de sortir de leur situation, les candidats à la migration adoptent un ensemble de stratégies pour trouver les ressources qui leur permettent de réaliser leur projet migratoire. C'est ce à quoi renvoie le concept de mobilisation dans cet article. Ainsi, pour nous la mobilisation individuelle se rapporte aux candidats qui financent leur voyage sur leurs fonds propres, même si les stratégies individuelles de mobilisation des ressources varient d'un candidat à un autre.

La mobilisation des ressources à travers l'épargne

La première et principale source de financement des voyages dans la migration clandestine est l'épargne. En effet, de nombreux candidats à la migration parviennent à épargner de l'argent pendant des mois, voire des années, grâce à leurs activités dans le secteur informel (Tandian/ Tall 2010; Tandian 2016). Il s'agit, pour eux, de faire l'impasse sur beaucoup de choses afin de mettre de côté suffisamment de ressources pour financer leur voyage. C'est au prix de nombreux renoncements que les candidats parviennent à épargner suffisamment d'argent pour financer leur voyage ; contrairement à leurs pairs, ils ne s'intéressent guère à ces objets "mondains" que notre modernité juge indispensables, car ils ont un objectif précis. Le processus de mobilisation financière individuelle implique la privation de certaines choses afin de pouvoir réaliser son projet migratoire (Ngom 2019). D'autres ont pu obtenir leurs ressources grâce à de petites activités de commerce (vente de vêtements, de chaussures et autres accessoires), de menuiserie, de mécanique, etc., l'essentiel étant de gagner de l'argent, peu importe le type d'emploi. La mobilisation à travers l'épargne individuelle implique que le candidat ait une source de revenus, c'est-à-dire un travail qui pourra lui permettre de mettre de l'argent de côté, soit chaque jour, chaque semaine, chaque mois ou tous les deux mois ; en fait tout dépend de la fréquence de versement qu'il aura lui-même choisie auparavant. C'est avec cette épargne que nombre de candidats financent ainsi leur projet migratoire, que ce soit par voie maritime ou terrestre. Nous prendrons ici comme exemple le parcours d'Amadou, qui a mis de l'argent de côté pendant des années pour financer son voyage vers le continent européen.

Amadou : « épargner suffisamment d'argent pour aller en Europe »

Amadou est né en 1978 à Kolda. À l'âge de six ans, ses parents l'inscrivent à l'école coranique où il fait ses études jusqu'en 1993. Il avait 15 ans à cette époque et s'occupait en même temps de l'élevage d'une dizaine de vaches avec ses deux autres frères avec qui il était à l'école coranique. Il n'a pas fait l'école Française parce que ses parents ne l'ont pas inscrite et jugeaient qu'il était plus important qu'il s'occupe avec ses frères de l'élevage. En 1998, son père le confie à son oncle et homonyme qui vit à Ziguinchor, grand commerçant et gérant de plusieurs quincailleries dans la région. Amadou quitte ainsi la région de Kolda pour s'installer auprès de son oncle, qui lui confie dès son arrivée la gestion de l'une de ses quincailleries au marché Boucotte de Ziguinchor. Amadou s'adonne à des activités de commerce auprès de son oncle jusqu'au moment où il décide de se mettre à son propre compte. Après avoir acquis les ficelles du métier de commerçant de 1998 à 2002, soit quatre années de suite, il fait part d'abord à son père puis à son oncle de son projet de mettre en place sa propre activité de commerce. Il se lance non pas dans le commerce de quincaillerie mais plutôt dans la vente de fripes, qui selon lui rapporte plus d'argent. Les affaires avec sa nouvelle activité de vente de fripes marchent très bien pour Amadou jusqu'en 2005, où il décide de partir en migration vers l'Europe à bord des pirogues, encouragé par des récits colportés par ses amis du marché à propos de départs réussis. Il travaille dans la vente de fripes depuis plusieurs années maintenant et ce qu'il gagne lui permet à peine de subvenir à ses besoins et d'aider sa famille à Kolda. Il ne s'est pas encore marié et vit dans une petite chambre qu'il loue pour 13500FCFA (20€) dans le quartier populaire de Belfort, région de Ziguinchor. Le projet migratoire d'Amadou est bien conçu, il lui reste maintenant à trouver les moyens de le financer, notamment avec son épargne. L'information relayée par un de ses amis avec lequel il exerce le même travail de vendeur de fripes est décisive : un jour cet ami l'informe qu'il va à Elinkine dans les jours qui viennent car il y a une pirogue qui part de là-bas pour tenter de rallier les côtes européennes. Amadou explique combien il a ensuite payé pour son voyage et la manière dont il a pu mobiliser l'argent :

« Je suis parti en 2005. J'ai payé 400000FCFA (609€) pour mon voyage. Je n'avais pas eu beaucoup de mal à trouver cette somme car j'avais déjà un compte en banque au SGBS et je mettais régulièrement de l'argent sur ce compte. Lorsque mon ami m'a dit

que le prix à payer c'est 400000FCFA (609€), je suis parti récupérer 500000FCFA (762€) dans mon compte. J'ai utilisé les 400000FCFA (609€) et les 100000FCFA (152€) restant, je m'en suis servi pour aller voir un marabout pour qu'il me prédise la route et avec le reste j'ai acheté des offrandes et j'ai demandé à ma sœur de les distribuer aux enfants du quartier. Ensuite je suis parti avec mon ami pour Elinkine où nous attendions d'autres personnes avec qui nous devions voyager. Nous avons pris le départ depuis l'île de Djogué et nous avons fait treize jours en mer ».

L'analyse du parcours d'Amadou montre que son projet migratoire s'est construit non seulement en raison des échos qu'il a eu sur les voyages en pirogue, mais aussi sur son désir de se marier et de fonder un foyer. Le travail qu'il exerce ne peut constituer une source sûre de revenus. Se dessine alors son projet migratoire, qui au fur et à mesure s'enrichit de l'espoir de pouvoir gagner beaucoup d'argent et de revenir au pays afin de fonder la famille dont il rêve. En plus des deux motifs évoqués par Amadou et qui ont constitué des facteurs l'ayant mené vers les chemins de la migration, s'ajoute un autre motif qui est celui d'aider sa famille, motif qui revient souvent dans les récits aussi bien des candidats à la migration que de leur famille (Ngom 2018a). Amadou a supporté à lui seul le coût de son voyage migratoire et avait déjà la somme nécessaire pour effectuer son trajet. Il explique qu'il a passé plusieurs jours en mer, mais au final ses efforts ont été vains car il n'a pas pu atteindre son objectif. Alors qu'il avait réussi avec quelques-uns de ses compagnons à rallier les côtes européennes, il a été pris et rapatrié à l'aéroport de Saint Louis du Sénégal. Il avait du mal à rentrer chez lui, vu l'échec de son voyage. Après avoir retrouvé son travail de vendeur de fripes avec l'aide d'un de ses amis qui lui a fourni de la marchandise, Amadou exerce cette activité pendant quelques années ; il gère actuellement une boutique de vêtements pour hommes et femmes.

La mobilisation des ressources à travers les emprunts

La deuxième source de financement du voyage renvoie aux emprunts que peuvent contracter les candidats à la migration auprès de leur entourage, prêts qu'ils s'engagent à rembourser selon une périodicité bien déterminée. Puisque le candidat doit négocier avec son créancier la durée selon laquelle il s'engage à rembourser l'argent, il est nécessaire que s'instaure une relation de confiance entre eux. Il s'agit donc d'une forme de *contrat moral*

qui lie les deux protagonistes, et qui engage le candidat à respecter cet accord, que son projet migratoire réussisse ou échoue. Dans ces conditions, ces emprunts se font de manière générale au sein de l'entourage familial, ou auprès d'amis proches. Le candidat s'engage à rembourser cet argent sur une très longue durée : deux ans, trois ans, quatre ans voire même plus. Le remboursement de cet argent ne se fait pas d'un seul coup mais par tranche jusqu'à ce que la somme totale soit recouvrée. Rappelons à ce niveau que ce ne sont pas toutes les personnes qui accepteraient de financer une tierce personne sans des garanties préalables. C'est l'une des raisons pour lesquelles ces emprunts se font de manière générale au sein de l'entourage familial immédiat ou auprès des amis (Ngom 2017b). Nous prendrons ici comme exemple le parcours de Souleymane qui a fait des emprunts auprès de son entourage pour financer son voyage vers l'Europe.

Souleymane : « faire des emprunts auprès de l'entourage, l'Europe en vaut la peine »

Souleymane est né en 1983 à Kolda. Il a arrêté ses études à l'âge de quinze ans alors qu'il était en classe de cinquième. Depuis cette date jusqu'à son départ en immigration, il a travaillé dans le secteur du commerce comme marchand ambulant à Dakar. Il vendait des sachets en plastique, des ceintures, des cartes téléphoniques, des écouteurs pour téléphone portable, des stylos et autres accessoires. Pendant quelques années, il a vécu avec son oncle qui avait une cantine au marché Colobane et qui lui a appris les ficelles du métier de vendeur. Les affaires allaient très bien pour Souleymane, jusqu'au jour où son père l'a appelé au téléphone pour lui faire part du décès de sa mère. Cela a constitué un grand choc pour lui et un tournant important de sa vie. Après l'annonce de cette nouvelle, Souleymane décide de rentrer à Kolda auprès de son père et d'y continuer ses activités commerciales. Mais quelques années plus tard, face aux difficiles conditions de vie de sa famille, Souleymane choisit de partir en migration comme beaucoup de jeunes de la région de Kolda, et commence à épargner de l'argent pour financer son voyage.

« [...] Après le décès de ma mère, je suis rentré à Kolda où j'ai continué le commerce. Sauf que cette fois-ci, je n'étais plus marchand ambulant comme à Dakar mais j'avais ouvert une petite cantine où j'exposais mes articles. Les affaires marchaient très bien, mais dans le marché, tous les jours j'entendais qu'il y

avait des jeunes qui partaient en Europe. Au début je n'étais pas trop tenté par ces voyages car je me disais que vu que j'ai déjà ma propre affaire, ce n'était pas la peine de tout abandonner et d'aller recommencer à zéro ailleurs. Par la suite, après y avoir réfléchi à plusieurs reprises, je me suis dit que ce sont des jeunes comme moi qui y vont, alors pourquoi n'en ferais-je pas de même ? Ce que font mes égaux, je peux le faire, ils ne sont pas plus courageux que moi, je suis un homme comme eux, ils y vont pour travailler, moi aussi j'y vais pour les mêmes raisons, un homme ne doit pas avoir peur ».

Il exprime ici un sentiment de courage et un désir de dignité, qui motivent le plus grand nombre des candidats à la migration. Sous cet angle, le processus de décision migratoire tend à dépasser la seule recherche d'un emploi et de meilleures conditions de vie pour englober d'autres valeurs sociales telle que la bravoure. En d'autres termes, pour certains candidats, si les jeunes de la même tranche d'âge sont assez courageux pour partir en Europe à bord de pirogues, pourquoi n'en feraient-ils pas de même ? Ne serait-ce pas là d'ailleurs tout le sens du slogan *Barça wala Barzakh*² ? Il ne s'agit toutefois pas d'une attitude suicidaire de la part des candidats à la migration, « car si les aventuriers, dès le départ, usent de multiples formules du type *Barça ou Barsaaq* (Barcelone ou la mort) ou *Saya ka fisa ni maloya* (la mort plutôt que la honte) indiquant à quel point ils sont conscients du danger qu'ils encourent, ils ne sont nullement suicidaires. Ils ne subissent pas la situation, ils ne sont pas prêts à mourir pour aller en Europe. Au contraire, c'est animés d'une puissance de vie qu'ils construisent leur histoire, leur parcours et leur existence, qu'ils inventent de manière active leur devenir en se soumettant à l'épreuve des obstacles rencontrés » (Canut 2017: 23). Le slogan *Barça ou Barzakh* traduit tout simplement cette volonté de vouloir partir à tout prix et quel qu'en soit le moyen :

« [...] Au marché de Kolda où j'avais ma petite cantine, il y avait beaucoup de gens qui étaient partis en migration. J'ai alors demandé des renseignements auprès de mes amis pour savoir à combien s'estime l'argent que je dois payer et où devrais-je me rendre pour tenter le voyage. Par la suite, un de mes amis commerçant m'a donné le numéro de téléphone d'une personne et

² Littéralement: Barcelone ou le purgatoire.

m'a demandé de l'appeler car c'est lui qui recrute ceux qui veulent partir. Je l'ai appelé et il m'a donné rendez-vous à la place publique où il m'a expliqué les détails du voyage : l'argent que je dois payer, le lieu de départ. Pour l'argent, c'était une somme de 300000FCFA (457€) que je devais payer. Cet argent je devais le remettre non pas à lui mais à une autre personne avec qui il m'avait mis en contact. Ce contact je devais le retrouver à Elinkine, c'est lui qui encaisse l'argent. Mais vu que je n'avais pas une telle somme à ce moment, même si j'avais mis de côté un peu d'argent, ce n'était pas grand-chose puisque c'était uniquement 165000FCFA (251€). Et c'est de l'argent que j'épargnais pour pouvoir prendre une femme. Par la suite j'ai fait appel à quatre de mes amis d'enfance (Korka, Saliou, Hamidou et Ibrahima) et je leur ai demandé de me prêter de l'argent en fonction de ce que chacun a. Je n'avais pas précisé de somme mais je leur avais juste dit que s'ils peuvent me prêter 50000FCFA (76€), ce serait bien. Korka m'a donné 50000FCFA (76€), Saliou 30000FCFA (45€), Hamidou 50000FCFA (76€) et Ibrahima 20000FCFA (30€). Avec ces différentes sommes reçues de mes amis, j'avais pu rassembler 150000FCFA (228€). J'ai ensuite retiré 150000FCFA (228€) de mon compte au CMS et je l'ai ajouté à cette somme pour avoir les 300000FCFA (457€). J'ai ensuite quitté Kolda pour me rendre d'abord à Ziguinchor, puis de Ziguinchor j'ai pris une voiture pour Elinkine où j'ai trouvé le passeur qui m'a ensuite mis dans une pirogue pour l'île de Djogué où j'ai pris le départ avec d'autres gens ».

Souleymane quitte l'île de Djogué en 2009, en compagnie d'autres candidats à la migration. Leur pirogue passe par Dakar, puis par le Cap-vert, la Mauritanie, le Maroc et enfin l'Espagne. Au bout de quinze jours de voyage, ils arrivent à Tenerife où ils sont secourus par les agents de la Croix rouge internationale. Il reste trois mois dans un des centres de rétention avant de le quitter et d'aller en Suisse où vit un de ses frères. Une fois en Suisse, il effectue une demande d'asile en tant que réfugié et y reste pendant quelque temps. Cependant sa demande d'asile en Suisse n'a pas abouti et il retourne encore en Espagne, où il reste jusqu'en 2014. En 2014, il se rend en Allemagne. Il prend un bus depuis Madrid et se rend à Paris. Une fois à Paris, il prend le train pour se rendre en Allemagne, précisément dans la

ville de Dortmund. Il effectue tous ces trajets en étant toujours sans papiers. Il explique :

« Lorsque je suis arrivé en Espagne, j'ai été pendant quelque temps dans les centres. Par la suite, j'ai appelé mon frère qui vit en Suisse et je lui ai expliqué ma situation. Je suis ensuite parti en Suisse où je suis resté pendant 1 an et 8 mois. Et dès que je suis arrivé en Suisse j'ai fait une demande d'asile en disant aux autorités que je viens non pas du Sénégal mais de la Guinée Conakry. Ensuite, quand ma demande a été refusée en Suisse, je suis reparti en Espagne où j'ai fait quelques activités de commerce en tant que marchand ambulant. En effet, mon frère m'avait mis en rapport avec un de ses amis, Assane, qui était commerçant, pour qu'il puisse m'aider à travailler. Quand je suis revenu en Espagne, Assane m'a donné quelques marchandises et j'ai commencé à vendre. C'est en 2014 que j'ai décidé d'aller en Allemagne et vu que j'avais un peu d'argent, j'ai quitté l'Espagne pour aller en Allemagne ».

À son arrivée à Dortmund, Souleymane est intercepté par les policiers allemands qui le conduisent aussitôt dans un centre où il devait répondre à un certain nombre de questions. Une fois au centre et après avoir répondu aux questions des policiers, Souleymane effectue une demande d'asile en Allemagne, alors qu'une première demande formulée en Suisse lui a déjà été refusée. Sa demande d'asile lui est refusée après vérification des autorités qui se sont rendu compte qu'il avait déjà effectué une demande d'asile en Suisse. Par la suite, Souleymane est renvoyé par les autorités allemandes en Suisse où il est emprisonné à son arrivée. Il est en prison pendant trois mois et y effectue un petit travail. Dès qu'il sort de prison, il se rend une deuxième fois à Dortmund. Il est de nouveau intercepté par les policiers qui l'emmènent dans le même centre, comme lors de sa première interception. Il effectue une nouvelle demande d'asile qui aboutit cette fois-ci:

« Quand je suis sorti de la prison en Suisse je suis retourné en Allemagne, toujours en 2014. Les policiers m'ont encore ramené dans le centre. J'ai fait une nouvelle demande d'asile une fois au centre en cherchant un bon avocat et maintenant ils m'ont dit que c'est bon, que je peux rester. Ils m'ont donné un séjour de deux ans pour que je puisse chercher du travail, mais là je fais un essai

dans une boîte où on ne me paie pas. C'est après un ou deux mois d'essai que je pourrai travailler car il faut d'abord que j'ai de l'expérience ».

Souleymane vit actuellement à Dortmund où il travaille comme manutentionnaire dans une boîte privée. De tous les candidats à la migration que nous avons suivis, Souleymane est le seul qui a réussi son voyage. Notons par ailleurs que même si son voyage entre la Casamance et l'Europe, en particulier l'Espagne, n'a duré que quelques jours, il lui aura fallu 5 ans pour s'établir dans un des pays de l'Europe, en l'occurrence l'Allemagne. On voit aussi à travers son parcours qu'il était très déterminé à y rester, tout comme il l'était par rapport à son voyage depuis la Casamance. Ainsi, en dépit des arrestations, des renvois et des refus de demandes d'asile, Souleymane est resté très résolu, jusqu'à obtenir un titre de séjour l'autorisant à travailler en Allemagne.

Souleymane travaille à temps plein, depuis le mois de novembre 2016 jusqu'à maintenant, comme préparateur de commandes dans un magasin à Dortmund. Il gagne bien sa vie et perçoit un salaire de 1473€ par mois. Cet argent lui permet de subvenir à ses besoins. Il envoie chaque mois de l'argent à sa famille à Kolda. Il a remboursé l'intégralité des différentes sommes d'argent qu'il avait empruntées à ses amis (Korka, Saliou, Hamidou et Ibrahima) lors de la mobilisation des ressources pour son voyage de 2009. Il s'est marié avec une allemande en février 2017.

La mobilisation des ressources à travers les tontines

La troisième source de financement du voyage est constituée par les tontines, définies par Jacques Moulin comme « toute opération financière qui a pour objet de mettre en commun des fonds destinés à être partagés entre les sociétaires survivants à une époque déterminée d'avance, ou à être attribués au dernier d'entre eux. C'est en somme une opération financière consistant dans la formation d'une espèce de cagnotte, d'une masse indivise faite en commun par plusieurs personnes qui versent des cotisations et dont le profit dépend pour chacune d'elles d'une condition de survie » (Moulin 1903: 4). Les candidats à la migration qui financent leur voyage grâce aux tontines prélèvent ainsi *la mise*³ dans une tontine à laquelle ils participent. Nous prendrons ici comme exemple le parcours de Youssouf qui a pris

³ La *mise* correspond à la somme totale des cotisations dans une tontine.

l'argent d'une tontine pour financer son voyage vers l'Europe.

Youssef : « Prendre l'argent de la tontine pour financer mon voyage »

Youssef est né en 1988 à Boucotte dans la région de Ziguinchor. Il exerce le métier de conducteur de taxi depuis plusieurs années et est bien connu dans son domaine par les habitants de la région de Ziguinchor. Il arrête ses études en classe de quatrième au collège et travaille depuis comme conducteur de taxi. Très tôt, il apprend à conduire grâce à l'un de ses amis. Il est conducteur de taxi depuis plusieurs années et travaille à son propre compte. Youssef parvient tant bien que mal à subvenir à ses besoins et partage une bonne partie de ses revenus avec ses parents. Cependant, comme tous les jeunes de son âge, il aspire à de meilleures conditions de vie et à une plus grande stabilité financière. C'est ainsi qu'il prendra la décision d'aller tenter sa chance en Europe. Son projet migratoire est certes nourri par l'espoir d'une amélioration de ses conditions de vie, mais aussi par l'attraction des images véhiculées dans les médias et surtout les chaînes de télévision étrangères, comme il l'explique:

« [...] J'ai arrêté mes études depuis la classe de quatrième et depuis je suis conducteur de taxi. La somme que je gagne ne me suffit pas pour aider mes parents. Quand je regarde "Mon incroyable anniversaire" sur MTV chez mon voisin, je vois des jeunes de même pas dix-huit ans qui s'habillent de façon exceptionnelle, roulent dans des véhicules de luxe, habitent dans de belles villas, alors comprenez que je puisse sauter sur la première occasion qui se présente à moi pour aller en Europe ».

Nous pouvons noter à la suite de ces propos que les images véhiculées à travers les télévisions influencent fortement la décision d'émigrer de certains candidats. Ces derniers, en prenant une telle décision, espèrent trouver ces merveilleuses choses véhiculées à travers les supports télévisuels. Nous voyons dès lors le rôle important de l'information en particulier et des médias en général dans la prise de décision migratoire (Ngom 2017c). Après avoir formulé son projet de partir en migration, Youssef s'est mis à la recherche d'informations pour savoir comment il pourra partir car il fallait qu'il trouve d'abord une pirogue en partance pour l'Europe. Les ressources qui lui permettent de financer son voyage proviennent de l'argent d'une tontine à laquelle il participe.

« C'est avec l'argent de deux tontines que j'ai pu payer mon voyage. C'était une tontine composée de quinze personnes où nous cotisons chacun 20000FCFA (30€) chaque mois. Les cotisations se font entre le 1er et le 05 de chaque mois. La tontine dure un an et dès qu'elle se termine, nous la reconduisons car ça permettait vraiment à tout un chacun d'avoir 300000FCFA (457€) pour une année et avec cet argent ça peut régler bien des problèmes. Ainsi lorsque j'ai pris la décision de voyager, je suis allé voir le gérant de notre tontine et je lui ai expliqué que j'avais un problème très urgent à régler et qu'il me fallait cet argent. C'est par la suite qu'il m'a demandé de lui laisser quelques jours, le temps qu'il organise une réunion avant de me donner l'argent. Ensuite nous nous sommes revus au bout de quelques jours en présence des autres participants à la tontine et le gérant a expliqué les raisons qui font que celui qui devait prendre la mise de cette année devra attendre jusqu'à l'année suivante, car un des participants avait besoin d'argent et que c'était très urgent. Le gérant m'a ensuite remis les 300000FCFA (457€). C'est avec cette somme que j'ai pu payer mon voyage ».

Youssef atteint les côtes espagnoles au bout de onze jours de voyage mais sa pirogue a été interceptée par les garde-côtes. Il est ensuite acheminé dans un camp et rapatrié au bout de quelques mois vers le Sénégal. Il s'est marié en octobre 2016 et travaille actuellement comme conducteur de transport en commun à Ziguinchor pour le compte d'un homme d'affaire. Il effectue régulièrement la navette Ziguinchor-Kolda avec sa voiture et perçoit un salaire de 150000FCFA (228€) par mois.

Le paiement du voyage grâce à des tâches manuelles

La dernière source de financement repérable est le paiement du voyage grâce à des tâches manuelles effectuées par le candidat à la migration. Dans cette dernière catégorie figurent d'une part les candidats à la migration qui écopent l'eau de la pirogue lorsqu'elle commence à l'envahir et qui sont mobilisés durant tout le voyage, et d'autre part ceux qui cuisinent durant toute la traversée en mer. Ces deux systèmes mis en évidence dans l'analyse nous permettent d'affirmer que certains candidats à la migration qui n'ont ni épargne, ni la possibilité de faire un emprunt auprès de leur entourage et qui ne participent pas à une, voire plusieurs tontines, peuvent bel et bien

effectuer le voyage en assumant les rôles les plus ingrats et les plus risqués.

Lamine : « J'ai payé mon voyage grâce à des tâches manuelles dans la pirogue »

Lamine est né en 1983 à Ziguinchor. Il a fait ses études jusqu'en classe de troisième. Il s'est présenté à deux reprises au concours du BFEM (brevet de fin d'études moyen) et a échoué. Il a par la suite abandonné les études. Il est chômeur et de temps en temps, il a des contrats à durée déterminée dans la maçonnerie. Il n'a donc pas de revenus réguliers et il peut rester des mois sans avoir de contrat. Il explique :

« Je travaille le plus souvent avec un entrepreneur qui m'appelle quand il a un chantier. Mes revenus dépendent uniquement des chantiers et le reste du temps je reste sans emploi. Je ne suis pas le seul car il appelle d'autres jeunes aussi qui sont dans le même cas que moi, c'est-à-dire sans emploi. Quand je travaille dans son chantier comme maçon, je suis payé la journée 1500FCFA (2€) ou 2000FCFA (3€). C'est très insuffisant mais je n'ai pas le choix car cet argent me permet de régler quelques problèmes. Ma situation est très difficile et je réfléchis tous les jours à comment faire pour m'en sortir et trouver un travail fixe. Quand j'ai entendu qu'en Casamance, beaucoup de jeunes partent en Europe en prenant les pirogues, je me suis dit qu'il fallait que je saisisse, moi également, ma chance de partir. Même si le voyage est risqué et dangereux, mieux vaut partir que de rester ici à vivre la honte car ici si tu n'as pas d'argent, tu ne peux rien et tu n'es rien, que ce soit dans ta famille ou dans le quartier; c'est la société sénégalaise qui est ainsi faite ».

Après avoir réfléchi à son projet migratoire, Lamine se retrouve face à une grande difficulté. En effet puisqu'il est au chômage et qu'il ne travaille que rarement, il n'a pas d'épargne et ne participe à aucune tontine. Il ne pense pas non plus emprunter de l'argent car étant déjà très endetté, notamment auprès de son entourage, en particulier le boutiquier qui est juste à côté de sa maison et à qui il doit pas mal d'argent. *Comment faire pour réaliser un projet migratoire alors que l'on n'a pas l'argent pour le financer?* Telle est la question qui a hanté des nuits entières l'esprit de Lamine, candidat à la migration. Mais sa grande détermination et son acharnement sans fin à vouloir quitter coûte que coûte la Casamance pour aller en Europe

l'amènent à se rendre à Elinkine pour trouver une solution. Une fois sur place, il rencontre un pêcheur à qui il demande des renseignements, ce dernier le met en rapport avec un capitaine de pirogue à qui il soumet son problème: *vouloir aller en Europe alors qu'il n'a pas d'argent*. Les discussions avec le capitaine de pirogue ont abouti à un consensus. En effet, le capitaine de pirogue propose à Lamine de l'emmener, mais durant tout le voyage, il aura à effectuer sans rechigner des tâches manuelles quelle qu'elles soient dans la pirogue (Ngom 2018b). Comme on le voit, d'autres candidats à la migration ont payé leur voyage autrement qu'avec de l'argent, en acceptant la charge d'écooper l'eau de la pirogue au cours du voyage. En effet, au cours du voyage en mer il est fréquent que l'eau rentre dans la pirogue lors des marées hautes et que l'océan est agité. C'est là qu'interviennent ces candidats avec une petitealebasse à la main, torse nu, le tee-shirt attaché sur leur tête, pour écooper l'eau de la pirogue. Ils doivent être très rapides dans l'exécution de leur tâche pour que l'eau n'envahisse pas la pirogue et fasse ainsi courir un risque de naufrage. L'eau qui rentre dans la pirogue est écoopée dans un mouvement coordonné, accompagné de chants qui reflètent un travail dans la bonne humeur. Lamine, candidat à la migration suivi à Ziguinchor, a effectué à deux reprises le voyage par l'entremise des pirogues et a payé ses deux tentatives de cette manière. Il explique:

« Cela va vous sembler trop facile, mais je n'ai payé aucun franc pour mon voyage. Lorsque je suis allé voir le piroguier pour lui demander des renseignements sur le prix du voyage, il m'a dit que c'est 400000FCFA (609€) pour ceux qu'il ne connaît pas et 350000FCFA (533€) ou 300000FCFA (457€) pour ceux qu'il connaît. Alors j'ai rigolé et je lui ai dit: mais moi vous me connaissez maintenant puisque je viens de vous rencontrer. A vrai dire, je n'avais pas une telle somme de 400000FCFA (609€) que demandait le passeur pour m'amener à bord de la pirogue. Mais il m'a dit par la suite que bien qu'il soit accompagné d'autres pêcheurs, il aurait besoin de bras supplémentaires pour effectuer certaines tâches dans la pirogue au cours du voyage. Ces tâches consistaient tout simplement à s'asseoir à l'extrémité de la pirogue et à chaque fois que l'eau débordait et qu'elle commençait à rentrer dans la pirogue, de sortir cette eau à l'aide d'une petitealebasse. Le capitaine de la pirogue m'avait dit qu'il a déjà quelques gars mais qu'un bras de plus serait le bienvenu. J'ai ainsi

accepté et il m'a donné des indications et son numéro de téléphone. C'est de cette manière que j'ai payé mon voyage ».

Si le départ en migration implique pour nombre de candidats des ressources financières pour réaliser leur voyage, le cas de Lamine montre très clairement comment certains candidats paient le coût de leur voyage par des tâches manuelles dans la pirogue, ici écoper l'eau. Ils sont ainsi mobilisés tout le long du voyage et tout le temps qu'il faut pour sortir l'eau qui entre dans la pirogue afin de l'empêcher de ne pas couler. Il s'agit donc, pour le cas de Lamine, non plus d'une mobilisation de ressources financières pour effectuer son voyage, mais de ce que nous pourrions qualifier ici d'une *mobilisation du corps et de l'énergie* du candidat à la migration. Ainsi le cas de Lamine permet d'expliquer les différences dans le paiement effectué par les candidats à la migration lors de ces voyages en pirogues.

Conclusion

Cet article a cherché à mettre en lumière la provenance des ressources mobilisées par les candidats au départ par une des voies les plus médiatisées, les plus controversées et les plus polémiques: le voyage en mer à bord de pirogues entre la Casamance et l'Europe. Pour ce faire, il s'est appuyé sur la notion de mobilisation entendue comme l'ensemble des stratégies et tactiques mises en œuvre par les candidats à la migration pour financer leur projet migratoire. Il éclaire quatre modalités de financement du projet de voyage: l'épargne, l'emprunt, la tontine et le paiement au moyen de tâches manuelles effectuées à bord des pirogues qui exigent de la main-d'œuvre pour pouvoir acheminer les migrants vers les rivages européens. L'épargne s'effectue sur plusieurs mois voire plusieurs années alors que la tontine correspond à la *mise* prélevée par le candidat à la migration dans une tontine à laquelle il participe. S'agissant de l'emprunt, il est contracté par le candidat à la migration auprès de son entourage immédiat ; toutefois l'objectif de l'emprunt n'est pas clairement dévoilé à l'entourage, qui pourrait tenter par la suite de dissuader le candidat de rejoindre le continent européen en empruntant la route de la mer. L'analyse révèle, en filigrane, que les ressources investies dans les voyages par voie maritime sont versées d'un seul coup par les candidats à la migration du fait qu'il n'y a pas d'étapes de transit. En effet, lorsque les pirogues quittent le point de départ, ici la Casamance, elles ne s'arrêtent qu'à leur destination

finale, si toutefois le voyage est heureux. En l'occurrence, chaque candidat doit payer intégralement son voyage avant de monter dans la pirogue. Les chiffres des sommes investies par les candidats dans ces voyages oscillent entre 300000FCFA (457€), 400000FCFA (609€), voire 500000FCFA (762€); étant entendu que cette somme dépend du prix fixé par le promoteur du voyage, en accord avec le capitaine de la pirogue. Il n'y a donc pas de prix fixe pour payer le voyage en mer (par pirogue) depuis la Casamance. L'analyse révèle également que le choix et la décision d'émigrer se fait spontanément chez certains candidats, ce qui implique que l'argent nécessaire pour financer leur voyage est mobilisé dans un temps court. Pour d'autres candidats à la migration, c'est tout le contraire, dans la mesure où le projet migratoire est d'abord programmé durant des mois, voire des années, et l'argent pour le financer mobilisé au fur et à mesure sur des temporalités très longues. Enfin, l'article a montré que ce ne sont pas uniquement les ressources financières qui sont échangées dans ces voyages mais que certains candidats à la migration qui empruntent la voie maritime financent leur voyage grâce à des tâches manuelles qui leur sont confiées durant toute la traversée. Examiner ainsi les différents types et modalités de financement des voyages vers l'Europe à partir des lieux de départ, ici la Casamance, permet d'atteindre une densité et une profondeur dans l'intelligence des pratiques migratoires, dont les données intimes sont le plus souvent difficilement mobilisables et compréhensibles.

Bibliographie

- Arab, Chadia (2007): Le 'hfrage' ou comment les Marocains brûlent les frontières. In: *Hommes & Migrations* 1266, 82-94.
- Bertaux, Daniel (1997): *Le récit de vie*. Paris: Nathan.
- Canut, Cécile (2017): Tu ne pleures pas, tu suis Dieu... Les aventuriers et le spectre de la mort. In: *Revue Européenne des Migrations Internationales* 33/2-3, 21-43.
- Cuturello, Paul/ Godard, Francis (1982): *Familles mobilisées, accessions à la propriété du logement et notion de l'effort de ménage*. Paris: Ministère de l'urbanisme et du logement, Plan construction LATAPSES- GERM.
- Delcroix, Catherine (2013): *Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité (nouvelle édition)*. Paris: Payot.
- Gueye, Doudou Dieye (2003): *Migrants sahéliens: pacte migratoire et mobilisations communautaires*. Thèse de doctorat, Université de Versailles-Saint-Quentin en Yvelines.

- Gueye, Doudou Dieye (2007): Les mobilisations pour le départ migratoire. In: *Migrations Société* 109/1, 1-26.
- Marcus, George (1995): Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography. In: *Annual Review of Anthropology* 24, 95-117.
- Maurer, Sophie (2001): Les chômeurs en action (décembre 1997- mars 1998). Mobilisation collective et ressources compensatoires. Paris: L'Harmattan, « Logiques sociales ».
- Moulin, Jacques (1903): Des tontines. Paris: Arthur Rousseau.
- Neveu, Erik/ Fillieule, Olivier/ Pechu, Cécile (1993): Lutter ensemble. Les théories de l'action collective. Paris: L'Harmattan, « Logiques politiques ».
- Ngom, Abdoulaye (2019): Mobilisations familiales et migrations intercontinentales. De la Casamance à l'Europe, Paris: L'Harmattan, « Logiques sociales ».
- Ngom, Abdoulaye (2018a): Les routes du suicide: les migrations clandestines de la Casamance vers l'Europe. Sarrebruck: Éditions universitaires européennes.
- Ngom, Abdoulaye (2018b): Les damnés de la mer: les candidats à la migration au départ de la Casamance. In: *Journal des Anthropologues* 154-155, 285-304.
- Ngom, Abdoulaye (2017a): Les mobilisations familiales et/ou individuelles pour la réalisation de projets d'émigration clandestine de la Casamance vers l'Europe. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- Ngom, Abdoulaye (2017b): Les tentatives d'émigration par la mer de jeunes Sénégalais de Casamance. In: *Revue des Sciences Sociales* 57, 152-159.
- Ngom, Abdoulaye (2017c): Tekki ou le mirage de la réussite chez les jeunes de Casamance. In: *Revue Africaine des Migrations Internationales* 1/1. <http://revues.imist.ma>
- Olivier De Sardan, Jean-Pierre (2008): La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique. Louvain-La-Neuve : Academia-Bruylant.
- Siméant, Johanna (1998): La Cause des sans-papiers. Paris: Presses de Sciences Po.
- Tandian, Aly (2016): Migrations sénégalaises: entre chimères des candidats aux voyages et difficultés dans des options politiques. In: *Revue Perspectives & Sociétés* 7/1, 75-93.
- Tandian, Aly/ Tall, Serigne Mansour (2010): Regards sur la migration irrégulière des sénégalais: vouloir faire fortune en Europe avec des pirogues de fortune. Série CARIM ASN 2010/50. San Domenico di Fiesole (FI): Robert Schuman Centre for Advanced Studies, Institut universitaire européen.